



HAL
open science

Le Centre Louis Gernet. Remarques générales à propos de "l'École de Paris"

Violaine Sebillotte Cuchet

► To cite this version:

Violaine Sebillotte Cuchet. Le Centre Louis Gernet. Remarques générales à propos de "l'École de Paris". The Athenian Funeral oration : 40 years after Nicole Loraux, Jul 2018, Strasbourg, France. halshs-01845509

HAL Id: halshs-01845509

<https://shs.hal.science/halshs-01845509>

Submitted on 20 Jul 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Conference *The Athenian Funeral oration : 40 years after Nicole Loraux*, International Conference, 9-11 juillet 2018, Université de Strasbourg. Org. David Pritchard, Université de Strasbourg Institute Advanced Studies

Violaine Sebillotte Cuchet, « Le Centre Louis Gernet. Remarques générales à propos de l'Ecole de Paris »

10/07 :

David Pritchard m'a demandé, croyant que je l'avais personnellement connue, de dire quelques mots personnels sur Nicole Loraux. Je ne suis malheureusement pas la bonne personne. En 1994, lorsque Nicole Loraux a eu son accident cérébral, j'étais jeune doctorante à l'université à Paris et donnais des cours à l'université de Lille. Je connaissais ses travaux, bien sûr, mais ne suivais pas son séminaire. C'est par le séminaire de Pierre Vidal-Naquet à l'EHESS (dans les locaux de l'université Paris 7 Jussieu) que je suis entrée dans les locaux de la rue Monsieur le Prince et que je me suis familiarisée avec ses membres. Depuis, il se trouve que je n'ai pas cessé de les fréquenter et qu'ils font entièrement partie de mon environnement professionnel. C'est pourquoi si j'ai refusé de parler de Nicole Loraux, j'ai volontiers accepté la seconde demande de David, évoquer l'« Ecole de Paris ».

L'Ecole de Paris n'est pas une appellation revendiquée ni même acceptée par les membres du Centre Louis Gernet. Le terme d'école est même à l'opposé, disent-ils et parfois de manière véhémement, de ce qu'ils ont vécu. C'est ce que je voulais tenter de comprendre et que je voudrais maintenant tenter d'expliquer. Qu'est-ce qui nous échappe du Centre lorsque nous parlons d'Ecole de Paris ?

Pour répondre, il me paraît utile de nous faire – selon la démarche anthropologique – nous-mêmes anthropologues des anthropologues, autrement dit, de partir des dénominations « indigènes » : que disent les anthropologues de l'Antiquité lorsqu'ils parlent d'eux-mêmes ? La réponse tient, selon moi, dans un nuage de mots en six points :

1. « **Centre Louis Gernet** » : utilisé pour désigner ce qui a été fondé en 1964 sous le nom de Centre de recherches comparées sur les sociétés anciennes. Ce Centre a été dissous par fusion avec l'UMR 8210 ANHIMA (Anthropologie et Histoire des Mondes Antiques) en décembre 2009. Ceci dit, le départ de Marcel Detienne pour le Centre Jean Marin d'études comparatives à Johns Hopkins University en 1992, puis l'accident de Nicole Loraux en 1994, avaient déjà et en quelque sorte sonné le glas du Centre Gernet, dont les plus grandes pages avaient déjà été écrites.

2. « **Jipé** » : pour Jean-Pierre Vernant, son fondateur et son directeur (avec Marcel Detienne) jusqu'en 1985.

3. « **10 rue Monsieur le Prince** » : l'adresse, entre Quartier Latin et Jardin du Luxembourg, d'un vieil immeuble parisien qui abritait le Centre dans des locaux exigus. J'ai le souvenir d'un couloir étroit et de mini salles/bureaux, parfois juste un renforcement dans le mur, bref un aménagement tarabiscoté, qui ouvrait vers une pièce d'environ 20m², avec mezzanine, et entièrement tapissée d'étagères de livres. Dans ce petit espace, tout le monde se connaissait.

4. « **Les séminaires** » : il existait un séminaire commun où tous se retrouvaient, selon ce qui m'a été dit, mais les uns et les autres parlaient surtout des séminaires des directeurs d'études : ceux de l'EPHE (Ecole Pratique des Hautes Etudes), de l'EHESS (Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales) ou du Collège de France (séminaire de Jipé depuis 1975).

5. « **Les amitiés** » : les membres – certains – passaient des soirées, des vacances ensemble. J'ai plusieurs fois entendu raconter les voyages en 2CV en Italie ou en Grèce, les séjours d'été chez l'un ou l'autre. Bien sûr ces amitiés ont aussi été traversées par des disputes dans lesquelles Jipé endossait parfois le rôle d'arbitre. C'était juste la vie normale !

6. « **Liberté** » : il me semble que ce qui circule dans le Centre est ce qu'on appelle en France l'esprit de 68, un esprit marqué par le refus de l'autorité, des maîtres et des écoles.

Fondamentalement, le Centre c'est Jipé. Sa personnalité me semble avoir constitué l'axe central et stabilisateur du groupe. Jipé, il faut le rappeler, était une personne respectée et admirée. Son excellence académique (major à l'agrégation de philosophie) était connue, la clarté de sa parole et l'intelligence de sa pensée attestée tous les jours, son engagement dans la Résistance (il est le fameux « colonel Berthier » des FFI) faisait le reste. J'ajouterais aussi son âge. Né en 1914, Jipé était le plus âgé de tous (une figure paternelle pour certains), et de beaucoup. Claude Mossé (née en 1924), la plus proche en âge, avait un lien au Centre un peu plus ténu du fait de sa position universitaire. L'engagement politique a été une constante de Jean-Pierre Vernant : il est resté inscrit au Parti communiste jusqu'en 1969 et cette couleur est, je pense, une marque du Centre. Chacun connaît les combats de Pierre Vidal-Naquet contre la torture en Algérie ou contre les thèses négationnistes tenues par son collègue de l'université de Lyon, Robert Faurisson. Les autres membres étaient au diapason. Jipé c'est aussi la bienveillance, manifestée en particulier vis-à-vis des étrangers et des exilés. Je peux prendre l'exemple de Stella Georgoudi qui m'a souvent parlé, avec une grande reconnaissance, de l'accueil que lui a fait Jipé. Jeune étudiante communiste arrêtée et emprisonnée au début de la dictature des colonels (1967-1974), Stella est libérée sans doute en raison de son état (elle est enceinte de sa fille). Elle s'exile en Italie puis arrive à Paris où le « camarade » Jipé qu'elle ne connaît pas l'accueille, de manière totalement évidente. Vernant lui ouvre les portes de l'Ecole Nationale Supérieure où Stella devient lectrice de grec moderne et enchaîne les « petits boulots » jusqu'à ce qu'elle accède à la V^{ème} section de l'EPHE où elle fut, en fin de carrière, directrice d'études. C'est avec Stella que Jean-Pierre Vernant et Nicole Loraux ont fondé, en 1986, la revue *Mètis*, une revue plurilingue et franco-grecque, qui était peut-être l'unique revue académique d'Europe de l'Ouest à accueillir des articles scientifiques sur l'Antiquité rédigés en grec moderne. Cette aventure a été rendu possible grâce aux liens amicaux entretenus par Jipé et le Centre avec la Grèce : Nikos Nikolaou, à Athènes, est, aujourd'hui encore et comme au premier jour, le partenaire de *Mètis*.

Le Centre c'était aussi une nouvelle expérimentation de la recherche, collective et presque sans contrainte puisque ses membres n'avaient pas – sauf exceptions – de réelle mission d'enseignement. En effet, dans les années 1960-1990 les institutions de recherche n'étaient pas encore solidifiées comme elles le sont aujourd'hui. Les grands établissements de recherche étaient tout jeunes et quasi déconnectés du milieu universitaire. Ces grands établissements ont été, pour le Centre, le CNRS et l'EHESS, l'EPHE ayant joué un rôle matriciel.

Vernant entre au Centre National de la Recherche Scientifique en 1948 (après deux ans comme professeur de lycée) alors que l'organisme est nouvellement fondé (en 1945¹). Il faut savoir qu'au CNRS, les chercheurs sont des chercheurs à temps complet. Après neuf ans,

¹ Le CNRS a été pensé depuis le gouvernement de Léon Blum, le Front populaire.

Vernant devient membre de la VI^e section de l'EPHE, une section consacrée aux sciences économiques et sociales. Il est utile de rappeler que cette section avait été fondée en 1947 par des chercheurs francophones qui revenaient de leur exil américain. Ceux-ci, dont Claude Lévi-Strauss, s'étaient exilés pendant la guerre et avaient fondé à New York une Ecole « libre » qui, à leur retour, a servi de base pour la fondation de la VIe section. En 1975, lorsque la VIe section prend son autonomie et devient un établissement à part entière, l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Vernant a déjà créé le Centre Louis Gernet et il entre au Collège de France où il fonde, grâce à l'appui de Claude Lévi-Strauss, la chaire d'études comparées des religions antiques.

L'histoire du Centre Gernet est donc aussi celle du CNRS et de l'EHESS (incluant la VIe section de l'EPHE). Ces deux organismes financent et recrutent les membres du Centre. Il peut y avoir d'anciens universitaires ou des universitaires qui se trouvent associés au Centre Gernet, mais le noyau central est constitué de chercheurs à temps plein. A l'EPHE comme à l'EHESS, à cette époque, les seuls étudiants accueillis sont des doctorants.

Outre Vernant, dont on a déjà rappelé le parcours, voici quelques exemples d'itinéraires de membres du Centre qui donnent un aperçu de cette ambiance « recherche » :

Marcel Detienne, codirecteur du Centre dès 1964 – il n'a alors que 29 ans – est élu directeur d'études à la Ve section de l'EPHE (sciences religieuses) lorsque Jipé entre au Collège de France.

Nicole Loraux, après avoir été maître assistant à l'Université de Strasbourg de 1970 à 1975, entre à l'EHESS comme maître assistant d'abord puis directrice d'études en 1981.

Françoise Frontisi fait sa carrière, après avoir été professeur dans le secondaire, au Collège de France, attachée à la chaire de Vernant.

François Lissarrague, d'abord enseignant du secondaire, est recruté comme ingénieur de recherche au CNRS en 1980 (grâce à Jipé, a-t-il toujours dit), y devient chercheur puis directeur de recherches avant d'entrer à l'EHESS en 1996.

François Hartog, également passé par l'Université de Strasbourg, est devenu directeur d'études à l'EHESS.

Christian Jacob a été chercheur et Directeur de recherches au CNRS avant d'obtenir un poste de directeur d'études (cumulant) à l'EHESS.

François de Polignac a été chercheur au CNRS avant de devenir directeur d'études à l'EPHE (Ve section).

Catherine Darbo Pechanski a fait toute sa carrière au CNRS.

Je l'ai dit, rares sont les universitaires. Le cas de Pierre Vidal-Naquet est assez emblématique : il commence par l'université (Caen, puis Lille et la chaire de professeur en 1964 à l'université de Lyon) pour rejoindre ensuite un établissement de recherche : Vidal-Naquet obtient une direction d'études à la VIe section de l'EPHE en 1966, devenue l'EHESS en 1975). De la première partie de sa carrière, il a attiré un certain nombre de brillants étudiants qui deviennent membres du Centre : Nicole Loraux, François Hartog, Alain Schnapp, Pauline Schmitt Pantel qui, elle-même, a formé des étudiants (dont Vincent Azoulay et Paulin Ismard ici présents).

Finalement, dans cette génération Jipé/Detienne/Vidal-Naquet, la seule véritable universitaire est Claude Mossé. Elle seule, née en 1924, a un parcours entièrement dédié à l'université, à Clermont-Ferrand pour commencer puis à Vincennes (Paris VIII), l'université « rouge » fondée en 1971.

Le Centre – à part quelques cas isolés – est donc vécu comme une alternative (positive) à l'Université, une alternative à l'histoire produite par les hellénistes et historiens de l'Université et jugée un peu étriquée, un peu fermée sur elle-même et pas assez perméable aux défis du présent. Face à l'Université, le Centre est un réseau international, dont l'épicentre se trouve à Paris, qui a une orientation pluridisciplinaire marquée (contre le système *disciplinaire* de l'Université) et où l'engagement politique joue un rôle majeur.

Dans ce réseau international il y a plusieurs pôles, à commencer par le pôle étatsunien. Je suggèrerais que le fameux colloque de Baltimore de 1966 où Jipé est invité aux côtés de Jacques Derrida, Jacques Lacan et Roland Barthes, parmi d'autres, a joué un rôle important dans le tissage des liens entre le Centre et la côte Est. Nicole Loraux y aura des amis, ainsi Froma Zeitlin et Gregory Nagy. Nous connaissons tous les publications communes comme *Nothing to Do with Dionysos* et *Before sexuality*, avec John Winkler, qui associent des membres du Centre comme François Lissarrague, par exemple, qui a ensuite prolongé ces liens.

Il y a aussi le réseau Europe de l'Est. Je me souviens de Zoe Petre (décédée le 1^{er} septembre dernier) et spécialiste d'Eschyle et de la tragédie, qui me racontait qu'elle recevait des livres envoyés par les membres du Centre quand l'approvisionnement intellectuel était si difficile dans la Bucarest de Ceausescu.

Il y a enfin le réseau hellénique, que j'ai déjà en partie mentionné et sur lequel je ne reviens pas. Vincent Azoulay et Paulin Ismard ont évoqué hier Cornelius Castoriadis, arrivé en France très vite après la fin de la guerre pour ses études (rien à voir avec l'exil de Stella) et qui a manifesté un certain désaccord avec Nicole Loraux sur l'usage de la catégorie d'imaginaire. Je voudrais néanmoins mentionner la place de Nicole Loraux dans le parcours d'Alice Pechriggl (aujourd'hui professeure de philosophie à l'Université de Klagenfurt – elle a participé à la fondation du Gender Kolleg de Vienne), sur l'imaginaire écran de la féminité (*Corps transfigurés. Stratifications de l'imaginaire des sexes/genres*) et qui, de manière assez emblématique, articulait et articule toujours philosophie, psychanalyse et études classiques. Castoriadis, directeur de thèse d'Alice Pechriggl, a associé Nicole Loraux au travail de direction. Alice Pechriggl a suivi les séminaires de Nicole où se constituait aussi un (sous-) réseau : Ana Iriarte aujourd'hui en Espagne, Nathalie Ernoult à Paris, Annalisa Paradiso en Italie, entre autres. Alice Pechriggl était une étudiante de Castoriadis et de Loraux, via le Centre Gernet certes, pas une élève du Centre. L'expression n'a pas de sens.

Alors, le Centre Gernet était-il une école ? Non, manifestement, non. S'il fallait absolument qualifier le Centre, je parlerais plutôt de son esprit. Et je qualifierais cet esprit par le non-conformisme, notamment vis-à-vis de l'Université, alors perçue comme un conservatoire quand la recherche – telle qu'elle se mettait en place avec Jipé – souhaitait un laboratoire. Le dernier mot revient à Jean-Pierre Vernant qui a parfaitement caractérisé l'esprit du Centre Gernet dans la conclusion de l'éditorial du premier numéro de *Mètis*, paru en 1986 : « S'il m'était donné de formuler un vœu sur le berceau de cette revue naissante, je ferais volontiers le suivant : qu'elle soit libre et ouverte, qu'en échappant au provincialisme des

frontières nationales, à l'étroitesse des habitudes universitaires, elle ne se laisse pas enfermer dans l'horizon exigü des modes, des chapelles, des *écoles*². »
Un programme toujours d'actualité.

² Je souligne.